

Attachement et troubles de l'attachement

Pour construire la sécurité interne :

L'indispensable alliance parents /professionnels

L'indispensable alliance parents/professionnels ! Mais pourquoi une telle alliance serait-elle indispensable ? C'est nous, les parents qui avons besoin d'aide. Nous nous adressons à ceux qui ont le savoir, qui ont étudié pour cela, qui ont une pratique.

En quoi la relation traditionnelle aidants/aidés devrait-elle être différente pour nous ?

Revenons à la conférence d'ouverture de ce colloque : la sécurité interne, la confiance de base. C'est ce qui manque à nos enfants pour des raisons très diverses.

Tous nos enfants ont perdu leur mère à un moment très fragile du début de leur vie. Tous nos enfants, et pas seulement nos enfants adoptés ou en famille d'accueil mais aussi ceux que nous avons portés, mis au monde et attendus avec toutes les préparations d'un bon accueil. Tous ceux de nos enfants qui présentent des troubles de l'attachement ont à un moment du début de leur vie perdu leur mère, **même si nous étions là**.

Même si nous étions très présentes, quelque chose a fait que pour eux, nous étions absentes. Et ils n'ont pas pu faire le lien entre celle qu'ils ont perdue et celle qu'ils retrouvent. Trop petits pour cela, trop fragiles. C'est ce qu'ils ont ressenti.

Pour les enfants abandonnés puis adoptés, pour les orphelins adoptés ou en foyer d'accueil, la raison de leurs difficultés aurait pu sembler claire. Mais même pas. Certains très bons psychologues affirment encore avec force qu'un enfant adopté, c'est un enfant comme les autres. C'est partiellement vrai.

Il manque un mot important : un enfant adopté, c'est un enfant **abandonné** comme les autres, comme les autres enfants abandonnés. C'est de là qu'ils partent. Et il ne leur suffit pas d'avoir « la chance » d'être recasé dans une très bonne case pour que cette perte n'ait pas eu lieu. Avec ses conséquences.

Mais voilà, comme les enfants adoptés arrivent dans des familles adoptives évaluées par des psy spécialisés en adoption, et que l'idée convenue « qu' une bonne famille a des enfants qui vont bien » **résiste** à l'épreuve de la réalité, ce sont **eux**, les enfants adoptés qui ont tiré la sonnette d'alarme.

« Il y a un problème : l'adoption ne résout pas tous les dégâts de l'abandon ». Certains y vont même très fort pour le crier.

Pour colmater la brèche on a parlé de difficultés familiales, de mauvais apparentement, de cas particuliers. Les dégâts de l'abandon ont donc été mis sur le côté, niés pendant longtemps et ils continuent à l'être dans bien des lieux. Malgré les formidables connaissances sur la vie prénatale et l'importance des relations au début de la vie.

Pourtant il s'est passé quelque chose de terrible dans la vie du tout petit. Et des outils pour comprendre existent depuis longtemps.

Ces outils, la plupart des parents ordinaires ne les possèdent pas. **Nous ne les possédions pas**. Ils ne font pas partie de l'enseignement de base donné à tout jeune de nos pays. C'est une grave lacune pour une mission aussi importante qui échoit à presque tout le monde : être parent.

Ces outils, la toute grande majorité des professionnels ne les possèdent pas non plus. Je ne m'attarderai pas sur les raisons, mais sur les conséquences de ce manque.

La théorie de l'attachement existe depuis des décennies, bien étayée par de nombreuses contributions théoriques et cliniques et dans un nombre suffisamment important de pays et de cultures diverses pour qu'elle puisse être considérée comme la base du psychisme humain.

« Nous avons tous besoin pour survivre et advenir à l'humanité d'un être qui nous protège, sans conditions, dès avant notre naissance et nous apporte tous les soins nécessaires sans remise en cause possible. »

Cet être s'appelle « la figure d'attachement principale ». C'est généralement la mère, celle qui a donné la vie et à qui le petit nouveau est au début fusionné comme à une part de lui même, son origine.

Et **c'est là** qu'il y a un problème chez chacun de nos enfants. Ceux qui ont perdu leur mère de naissance, ont perdu leur repère fondamental, ceux que nous avons mis au monde nous ont aussi perdue un temps trop long pour eux pour qu'ils puissent faire le lien et qu'ils sentent en eux, sans hésitation ni angoisse **que nous sommes bien la même**, d'avant maladie, d'avant dépression, d'avant couveuse, ou d'avant fuite pour échapper à une guerre ou toute autre forme de séisme **et que nous ne risquons pas de disparaître à nouveau**. C'est bien trop complexe pour un si petit cerveau en pleine formation.

Nous débarquons donc chez les professionnels quand il devient clair pour nous qu'il y a un problème, que cet enfant ne veut pas de nous, ne nous fait pas confiance et que **nous n'en sortons pas avec lui**.

Et c'est terrible de venir avouer que l'enfant qu'on aime, qu'on a désiré, on est incapable de l'élever, qu'il ne veut pas de nous, qu'il n'a pas confiance en nous et même... qu'il nous veut du mal.



De quoi a-t-il besoin alors cet enfant ? D'un meilleur éducateur ? d'un psy ? d'un juge ?

Non, **il a besoin de construire sa figure d'attachement principale.** Dans des difficultés très grandes puisqu'elle ne s'est pas construite spontanément, au bon moment, comme la nature le lui devait.

Et sans la construction de cette figure d'attachement principale, le meilleur éducateur, le meilleur psy, ou le meilleur juge ne pourra rien de plus pour l'enfant que ses parents n'ont pu faire.

Ils l'expérimentent cependant rarement parce que bien souvent, la période de séduction de l'intervenant par l'enfant est à peine passée que cet intervenant n'est déjà plus le même ou l'enfant est déjà ailleurs.

Le cycle de « séduction/destruction du lien » recommencera donc ailleurs, avec d'autres sans nécessairement que la période de destruction du lien soit perçue par les intervenants. Un enfant, même très petit peut développer des moyens de persuader tous les intervenants qu'il faut prendre une autre direction pour lui sans qu'il n'y ait même un conflit. **Mais la rupture aura lieu.** Et bien des équipes d'institutions reconnaîtront ici des situations connues.

Pour construire cette figure d'attachement principale à un moment de la vie de l'enfant qui n'est plus adéquat, où son cerveau n'est plus aussi réceptif pour cela, nous avons besoin d'aide.

C'est là qu'intervient la complexité du rapport parents/professionnels.

Aucun professionnel si compétent soit-il ne deviendra la figure d'attachement principale d'un enfant dont il doit s'occuper, qu'il doit accompagner ou pour qui il doit prendre une décision.

Ce sera presque toujours un des parents qui aura ce rôle, même si ce père ou cette mère sont très fragiles.

Et tous les jugements vis-à-vis des parents seront des messages d'insécurité transmis à l'enfant. Au lieu de l'aider à construire cette sécurité interne en s'appropriant une figure d'attachement principale en qui il pourra mettre toute sa confiance et à qui il délèguera la responsabilité de sa sécurité, l'enfant va percevoir que sa mère, ou son père, ou les deux ne sont pas reconnus comme fiables par la société et les professionnels qui y interviennent.

Il trouvera donc chez eux des éléments supplémentaires pour se conforter dans son sentiment d'insécurité et pour développer ses troubles d'attachement dans toutes leurs dérives comportementales et psychiques.

C'est ce que les parents continuent de vivre, c'est ce que les enfants continuent à subir.

C'est pourtant dans cette complexité des rôles que professionnels et parents doivent trouver leur place pour faire leur travail avec leurs compétences et leurs responsabilités spécifiques.

Je vais donc tenter, avec toute la délicatesse possible d'expliquer un certain nombre de situations où les points de vue des parents et des professionnels ne se rencontrent pas.

Mon but n'est pas de blesser une seule personne. La présence ici de nombreux professionnels dans un colloque initié par des parents de tels enfants prouve bien la volonté et l'ouverture de beaucoup d'entre eux pour faire du chemin avec nous. Mais pour avancer vraiment il nous faut expliquer un certain nombre de situations où les points de vue des parents et des professionnels ne se rencontrent pas parce que de leurs angles de prises de vue différents, ils ne voient ni le même problème ni le même enfant.

En général donc, les parents arrivent devant les professionnels sans cette base théorique qui leur fait défaut. Ils n'ont pas les outils pour analyser ce qu'ils **sentent** de la réalité de leur enfant. Ils peuvent juste raconter les comportements, les symptômes.

Ces professionnels n'ont pas souvent non plus cette base théorique, mais ils ont par leur formation et leur pratique d'autres bases théoriques et des grilles de lectures qui correspondent à d'autres situations psychiques ou sociales, mais pas au mode d'attachement ni aux troubles de l'attachement. Et les symptômes qui leur sont présentés ressemblent comme des frères aux symptômes de pathologies ou situations qu'ils connaissent bien et qui de plus, existent peut-être aussi dans cette situation. La confusion est vite faite.

La rencontre risque alors de n'être qu'un face à face fermé sans relation possible où le jeu de pouvoir est en faveur du professionnel, légitimé par ses études (même si elles ne correspondent pas au sujet), légitimé aussi par les difficultés de l'enfant. Dans un tel contexte, ce sont donc les parents qui amènent le problème. Eux, les intervenants en sont convaincus : les parents ne savent pas.

Pourtant, chacun a sa part de savoir. Et plus on connaît l'enjeu d'un attachement sécurisé, mieux on comprend comment ces deux sortes de savoirs qui ont des angles de prises de vues bien spécifiques, doivent se rencontrer et se compléter pour aider l'enfant.

Les parents **sentent** leur enfant. Souvent même des parents très fragiles. Je mettrai cependant sur le côté les parents qui souffrent eux-mêmes de troubles de l'attachement graves et pour qui l'Autre, n'existe pas réellement. Même si cet autre est leur enfant. Mais pour la majorité des parents, c'est une connaissance quotidienne, de jour et de nuit, au long des années. Cette perception est importante. Mais on peut être un parent qui **sent** bien son enfant et ne pas pouvoir répondre à ses problèmes et ne pas être capable d'affronter des professionnels pour expliquer tout ce qu'ils ressentent.

Etre un bon parent, ne demande pas d'être un bon tribun, ni un bon avocat capable de défendre une cause.



C'est pourtant souvent sur ces capacités que nos qualités de parents sont jugées.

Nous arrivons aussi avec un bagage de fatigue, d'émotion, de désespoir et d'incompréhension. Nous ne trouvons pas de sens à ce que nous vivons et avant d'avouer que nous avons besoin d'aide, que nous n'y arrivons pas et surtout **que nous n'y comprenons rien**, nous avons tout essayé. Très longtemps, souvent trop longtemps. Et nous sommes épuisés.

Cette charge d'émotions et de désespoir, les professionnels ne peuvent pas la supporter. Elle est trop lourde pour eux. Beaucoup se réfugient derrière le fait qu'ils sont là pour l'enfant, pour l'enfant seulement. Oui, mais l'enfant, c'est de parents solides dont il a besoin, et de plus, de ces parents-là, les siens.

Dans nos groupes de parents, quelque chose revient souvent : qu'il est presque plus difficile de se faire comprendre par un professionnel que par nos enfants en difficultés. Cela, les parents qui sont eux-mêmes professionnels de l'enfance ou thérapeutes, le disent aussi avec étonnement. J'y reviendrai plus loin.

Vous expliquez votre enfant : « mais enfin, tous les enfants font ça », parfois même dit avec un petit sourire supérieur. Oui, bien sûr, tous les enfants font ça, mais pas autant, pas tout le temps, pas avec cette énergie et cette violence qui ne désarment jamais. Quand il aura 14 ou 15 ans, on nous dira « c'est la crise d'adolescence. » Oui, mais alors, il était déjà adolescent à 2 ans, à 4 ans ?

Ce n'est pas entendu. Ce qui est entendu c'est que nous ne sommes pas capables d'affronter et de contenir les débordements normaux à tout enfant. Notre fatigue, notre désespoir viennent **de nos fragilités, certainement pas de l'enfant** : on ne touche pas à un enfant !

Alors, pour aller plus loin et se faire comprendre, c'est dans les groupes de parole de PETALES que des parents viennent vider leur sac et pleurer tout ce qu'ils ont besoin de pleurer - la relation rêvée avec un enfant qu'ils aiment - avant de pouvoir parler calmement et expliquer leur situation particulière. Et avant de retourner vers les professionnels expliquer plus sereinement ce qui se passe. Dans nos groupes de paroles, nous avons décidé de protéger les professionnels du poids de nos émotions pour pouvoir entrer en relation avec eux. C'est bien de notre enfant dont il s'agit et il a besoin de parents solides. Beaucoup plus solides que la moyenne. Comment faire passer le message que c'est bien de notre enfant dont il s'agit et qu'il porte la blessure, ou plus exactement **l'insconstruit** de l'attachement insecure si les professionnels que nous rencontrons pour l'aider ne connaissent pas les bases de l'attachement, de la sécurité et de l'insécurité internes ?

On ne touche pas à un enfant ? Mais bien sûr qu'on y a déjà touché quand nous arrivons demander de l'aide. On y a touché quand sa mère est morte, quand ses parents l'ont abandonné, quand une maladie grave l'a privé trop longtemps d'être touché au début de sa vie et qu'il y a de grands trous dans ses perceptions sensorielles et psychiques, quand sa future mère était « ailleurs » à résoudre des problèmes qui la dépassaient au lieu de le couvrir tranquillement, en relation profonde avec lui.

L'enfant qui souffre de troubles de l'attachement a terriblement été touché, blessé et c'est cette blessure qu'il va falloir aider à cicatrifier. Mais pour cela, il faut la connaître et en tenir compte.

Si cet enfant arrivait en consultation avec une jambe cassée à la récré, on ne dirait pas aux parents qu'on ne touche pas à un enfant, que ce serait le stigmatiser. On ne va pas non plus plâtrer la jambe de sa mère. Ça a l'air absurde. Cette absurdité, les parents d'enfants qui souffrent de troubles de l'attachement la vivent quotidiennement. Parce que la théorie de l'attachement remet en cause des certitudes et des comforts professionnels, certains n'hésitent pas à nous dire qu'il s'agit d'une mode où d'un fourre-tout.

Elle ouvre des portes pourtant. C'est par elle enfin que nous avons pu comprendre nos enfants, comprendre le sens de leurs comportements qui semblaient totalement incohérents et entrer dans une relation plus vraie avec eux, vraiment avec eux et pas avec un enfant imaginaire, dans la conformité d'une sécurité interne, d'une confiance profonde en nous, qu'ils ne possèdent pas.

Plus nous avançons, parents de PETALES, plus nos enfants nous confirment que c'est la bonne direction et que tous les autres problèmes qu'ils vivent s'articulent en fonction de leur mode d'attachement.

On ne peut pas aider quelqu'un qui a des difficultés scolaires s'il n'a pas une vraie confiance, profonde, en celui qui l'aide et si la personne qui l'aide n'a pas une bonne connaissance de tous les pièges de l'attachement insecure : le temps, l'espace, l'hypervigilance qui empêche la concentration sur les apprentissages. Je n'en dirai pas plus. Marie-Josée Lambert va nous présenter et approfondir cela dans son atelier « attachement et apprentissage », après la pause.

Pour que l'enfant ait confiance en celui qui l'aide dans n'importe quel domaine, il faut que cette fiabilité ait été transmise par la figure d'attachement principale **et donc que cette base soit construite**.

C'est là que nous avons besoin des psychologues. C'est là aussi que tous les intervenants dans la vie de notre enfant doivent être, avec nous, sur la même longueur d'onde pour former le contenant, sécurisant, socialisant.

Cela demande que l'intervenant modifie sa place habituelle d'aidant. Cela demande qu'il soit **en retrait** de



l'enfant à aider par rapport au parent. C'est difficile, ça donne moins l'impression de mener l'action, ça déstabilise.

Ca déstabilise **mais cela ne disqualifie en rien l'intervenant**. Bien au contraire, il faut être beaucoup plus fort pour travailler de cette façon. Et c'est rarement prévu dans les formations actuelles.

Ici on est dans la situation où c'est le lien entre l'enfant et le parent qui doit se créer, et pas le lien entre l'enfant et son thérapeute comme dans les thérapies habituelles, ni entre l'enfant et tout autre intervenant.

Cela viendra après. Et le thérapeute ou tout autre intervenant est là pour aider le parent à créer cette place et à être capable de la soutenir. Il est là aussi pour conforter l'enfant dans la capacité et la fiabilité de ses parents.

C'est donc avec les parents que l'intervenant aura le plus gros travail de départ. Ceux qui comprennent que n'importe quelle psychothérapie enfant/soignant n'aura de sens que quand cette sécurité interne sera construite et donc la fiabilité et la fonction parentale bien consolidées et que ces parents, consolidés pourront donc « confier » leur enfant à un intervenant, un psy, pour un travail plus personnel qui aura alors un sens pour l'enfant et où il ne devra plus user de ses stratégies de destruction du lien, **ceux qui comprennent cela peuvent beaucoup pour nos enfants**.

Mais c'est encore loin d'être compris dans la culture professionnelle de tous les intervenants.

Et c'est pour cela que nous en parlons.

C'est donc une rencontre très difficile. Mais si nous échouons à cette rencontre, non seulement nous échouerons à aider l'enfant mais nous l'enfoncerons, ensemble, dans son insécurité interne jusqu'à la verrouiller définitivement.

« **Non**, les adultes ne sont pas fiables. Ils le savent très bien puisqu'ils se méfient les uns des autres. Mon seul moyen de défense est de m'occuper moi-même de ma sécurité et donc de diviser pour régner, pour avoir le contrôle.. »

Ces liens si difficiles et si fragiles entre les professionnels et ses parents, l'enfant va donc essayer de les saboter. Et il est doué pour cela. Il le fait déjà à la maison entre son père et sa mère, entre ses parents et le reste de la famille, entre ses parents et ses frères et sœurs et dans toutes les situations possibles. C'est une de ses méthodes de protection contre ces adultes pas fiables, contre ces liens tellement désirés mais tellement menaçants parce que des liens, ça peut se rompre. Il l'a déjà expérimenté.

Et ça ! Non. Il ne raisonne pas, c'est enfoui en lui, mais il y a un signal danger terrifiant : **la rupture il ne peut plus la vivre**, il va donc casser tous les liens possibles pour s'en protéger.

Bien sûr, les parents ont déjà une longue expérience de ce processus, même s'il n'est pas toujours bien compris, bien théorisé. C'est quelque chose qu'**au moins**, ils sentent. L'enfant qui séduit l'éducateur, le psy, le juge, l'assistant social et qui a des gestes de retrait dès qu'un de ses parents le frôle devant un intervenant, tout cela, les parents connaissent bien.

Mais l'éducateur, le psy, le juge, l'assistant social qui rencontre cet enfant pour la première fois ou au cours de quelques rendez-vous, s'il n'a pas une connaissance approfondie de l'attachement insecure va déjà se poser des questions : qu'est-ce qui se passe dans cette famille ?

Nos enfants sont de formidables fournisseurs d'emplois.

Le nombre de professions qu'ils occupent et sollicitent du fait de leurs troubles de l'attachement est considérable : les psy, de toutes formations, les logopèdes, les psychomotriciens, les assistants sociaux, les éducateurs, les juges, les neurologues, les psychiatres, tout le personnel de l'aide à la jeunesse et cela pendant de nombreuses années, jusqu'à la majorité, les policiers, les gardiens de prison, les médecins de médecine générale mais aussi tous les spécialistes qui cherchent, pourquoi il ne dort pas, pourquoi il est si agité, pourquoi il fait des maladies qu'on dit psychosomatiques et qui lui rongent sa scolarité, sa vie de famille, sa vie tout court. Les services d'urgences des hôpitaux pour des accidents, jamais tout à fait faits exprès, les services psychiatriques des hôpitaux pour des tentatives de suicide, des dépressions ou des crises de violence, les services de défense sociale. Les avocats - pour eux-mêmes, quand ils sont devant les juges de la jeunesse, parfois aussi pour leurs parents quand ils parviennent à les faire accuser, les médiateurs de dette, les médiateurs des transports en commun jamais payés, même si nous l'avons payé deux fois, même si l'éducateur de l'institution où il va a pris le billet lui-même, il ne l'aura jamais au moment de le présenter, les médiateurs de toutes sortes donc et puis les intervenants pour les autres enfants de la fratrie qui ne supportent plus l'ambiance survoltée de la maison, qui se sentent de côté parce que toute l'énergie des parents est absorbée par celui qui va mal, de nouveaux des psy, des cours de remédiation scolaire, des psychomotriciens. Et puis, les CPAS, les responsables d'abris pour errants. Et je suis sûre qu'il en manque.

C'est cela notre quotidien.

Et si vous êtes de ceux que je n'ai pas nommés, pardonnez-moi. Je n'ai pas nommé les enseignants parce qu'avec ou sans troubles de l'attachement, les enseignants sont dans la vie de nos enfants, mais à quel prix pour eux ?



Nos enfants font aussi tourner toutes les institutions qui les accueillent. On peut dire qu'ils en sont la matière première. Sans eux, ces institutions n'auraient pas lieu d'être. Imaginez un peu que nous enfants aillent bien ! **Ceci n'est pas un détail.** Certains professionnels ont le courage de mettre en avant la question de la place de l'institution par rapport à la place de l'enfant en besoin d'aide. Et nous, nous avons souvent l'impression que nous devons fournir « clé sur porte », les clients prévus par ces institutions, et que cela passe avant la question : de quelle aide à besoin cet enfant et comment la lui apporter ?.

Les emplois fournis pas nos enfants sont vraiment nombreux. Ces emplois sont payés en partie par la collectivité, donc nos impôts, en partie par les parents. D'un côté comme de l'autre, c'est considérable et aucun parent d'un enfant souffrant de troubles de l'attachement ne s'enrichit, même avec une bonne profession. Parce qu'en plus de payer une foule de professionnels, nous remboursons les pots cassés, les vols, les dégradations diverses, à la maison et chez les autres. On n'en finit jamais.

C'est avec tout ce bagage que nous débarquons devant les professionnels. Epuisés, quand ce n'est pas pire. **La rencontre est effrayante.** Pour le professionnel aussi qui se demande comment, avec un père et une mère dans cet état, l'enfant pourrait aller bien. La cause et la conséquence sont souvent inversées dès la première rencontre.

Pour être en sécurité interne, oser l'exploration (c'est-à-dire aussi les apprentissages), accepter la socialisation (c'est-à-dire l'éducation) nos enfants doivent se sentir contenus. Ils ont besoin de faire confiance à ces adultes qui veulent leur montrer le chemin, qui exigent d'eux certains comportements.

La confiance vient du lien à la figure d'attachement principale, en général la mère. C'est elle qui transmet la confiance en « **confiant** » son enfant à un autre adulte **fiable**. La père en premier lieu, et les deux parents devenus figures d'attachement principales « confient » leur enfant à une gardienne, un médecin, une institutrice, un éducateur, un psy, ... un juge.

Si toutes ces personnes ont une vue différente de cet enfant et de ses besoins, comment pourra-t-il s'y trouver contenu? C'est impossible et pourtant c'est une situation habituelle.

Tout ce monde autour de lui qui tire dans tous les sens « pour son bien ». Que peut-il faire d'autre que tirer sur toutes les ficelles possibles, dans une insécurité totale, et en essayant d'avoir le contrôle sur tout le monde ? Rapidement, il est sûr de **savoir**, d'être **obligé** de tout savoir et de tout contrôler. C'est l'omniscience et l'omnipotence dont parle Jeanne Magagna dans son texte « Trois modes d'identification utilisés par les enfants placés et adoptés »(1), un titre plus complet aurait été : « par tous les enfants à l'attachement insecure ». L'omnipotence, persuadés qu'ils ne procèdent de personne, qu'ils n'ont rien à attendre de personne, qu'ils savent tout par eux-mêmes et que donc toute injonction ou apprentissage est un caprice de notre part, une violence qu'on leur fait.

Nos enfants ont vite fait de nous faire passer pour des parents maltraitants. Parce que pour eux, l'éducation qui passe par des NON, des frustrations, mêmes les plus anodines, **c'est** de la maltraitance. C'est ainsi qu'ils le sentent puisqu'ils n'ont pas de confiance profonde en nous.

Alors, si de plus un assistant social, un juge nous dit, devant lui, que « peut-être nous exagérons et qu'il faudrait assouplir nos exigences » ? Message reçu, l'enfant ira encore beaucoup plus loin pour se défendre de notre « maltraitance ».

Et c'est le contenant qui cède de toute part pour cet enfant en grande difficulté qui avait justement besoin d'être solidement contenu.

La première rencontre avec un intervenant se fait pratiquement toujours en présence de l'enfant. Les autres rencontres aussi d'ailleurs.

Les adultes ont rarement de discussion d'adulte à adulte, en dehors de l'enfant en difficulté.

Or, un enfant qui souffre de troubles de l'attachement n'a pas pu intégrer de hiérarchie entre les personnes. Pour lui donc un adulte ou un enfant sont sur le même pied et actuellement, la société lui dit que c'est ainsi, que c'est ça la démocratie. Qui va donc le protéger, qui va donc décider pour lui ?

Cette première rencontre si elle ne se fait pas d'adulte à adulte hors de la présence de l'enfant va déjà donner à cet enfant une indication fautive. Il est sur le même pied que ces adultes sensés le protéger, or lui, il est petit, il n'y a donc personne qui le protège, il va devoir s'en occuper lui-même.

Il est de plus sur le même pied que ses parents., Que reste-t-il de ses figures d'attachements principales ? Au lieu d'être consolidées, elles sont disqualifiées. On donne ainsi à l'enfant les outils pour manipuler tout le monde, il n'a pas d'autre possibilité que de s'en servir.

Quand la loi de 65 sur la protection de la jeunesse est arrivée en Belgique, notre société sortait d'un long tunnel où les enfants n'étaient guère considérés. Les années 50 au sortir de la guerre ne leur avait pas vraiment donné une place respectable. Avant non plus. Ceux qui connaissent l'histoire de l'enfance en Occident y auront vu dans les faits bien des images d'Epinal d'enfants solitaires, cherchant eux-mêmes leurs moyens d'existence ou exploités dans les fermes familiales, les usines, les charbonnages, ou domestiques très jeunes. Ils étaient souvent des « bouches à nourrir » plus que des êtres humains et



n'avaient jamais droit à la parole. Dans certains milieux ils travaillaient très tôt, pas toujours de façon déclarée d'ailleurs.

« Un enfant de fermier n'a pas le temps de jouer.. » Ce n'est pas si vieux que cela !

Il fallait donc changer la situation. Françoise Dolto nous a dit avec bonheur que le bébé était une personne.

Et toutes les bonnes volontés se sont jetées sur le nouveau concept.

Une personne ! Oui ! Mais quelle personne ? La beauté de la phrase ne nous interdit pas de réfléchir, bien au contraire. **Et jamais** il n'a été dit que ce bébé, cet enfant était une **grande** personne et devait de ce fait en supporter la charge.

C'est pourtant ce qui se passe quand d'adultes protecteurs, qui décident pour les enfants, nous faisons de ces enfants des partenaires égaux à qui nous demandons ce qui est bon pour eux.

Ce qui est bon pour eux, ils en décideront plus tard, **après leur travail d'adolescence** où ils auront pris le risque de remettre en cause nos décisions. Le risque et les conséquences !

Mais d'abord, ils doivent être ces enfants que nous protégeons et pour qui nous décidons. Et ils doivent sentir notre force conjugquée de parents et d'intervenants. Il n'est pas normal qu'un enfant assiste au premier entretien de ses parents avec des intervenants.

Les parents ne pourront pas expliquer réellement la situation, parfois pour protéger leur enfant ou simplement ne pas l'humilier en expliquant un comportement qu'il ne comprend pas lui-même **mais aussi** pour se protéger du regard de leur enfant quand leurs propres faiblesses seront interrogées devant lui par le psy, l'éducateur, le juge ou l'assistant social.

Quand on est très petit, les parents doivent être les plus forts. Leurs faiblesses ne peuvent pas être mises dans les mains de l'enfant. Elles doivent être discutées entre adultes et entre adultes seulement.

La réflexion sur l'enfant et la bonne façon d'être avec lui est aussi un problème d'adultes.

Et nous verrons plus loin que bien des adolescents et des adultes sont aussi « ces enfants très petits dont les parents doivent être les plus forts. »

L'enfant est une personne, une personne enfant. Nous lui devons protection en lui gardant sa place d'enfant et en nous autorisant notre place d'adultes.

Le fantasme actuel qui veut que les enfants participent à tout, soient nos partenaires en tout est un fantasme de société qui se relève difficilement des mauvais traitements infligés collectivement et en toute bonne conscience pendant des siècles, tous ces siècles où l'enfant n'existait pas.

Mais il faut remettre les choses à leur vraie place. Un enfant ne peut être partenaire sexuel d'un adulte, la société le reconnaît enfin publiquement après une longue époque de non-dits et d'hypocrisie où même le mot « sexualité » était rarement prononcé. Mais cet enfant ne peut pas plus être partenaire **égal** des adultes dans bien d'autres domaines et notamment les décisions qui le concernent, la réflexion et l'analyse de sa situation. Et cela même s'il le sollicite, l'exige, **même s'il nous séduit pour y arriver**. La réponse doit être la même : c'est l'adulte qui protège et qui dit non. Nous ne sommes pas dans une relation égalitaire, mais dans une relation hiérarchique. Cette hiérarchie des générations que les enfants souffrant de troubles de l'attachement n'ont pas intégrée et qu'il nous faut à tout prix reconstruire pour les sécuriser.

C'est à cette condition qu'ils pourront aborder en toute confiance et en toute sérénité les relations égalitaires qui les attendent dans leur vie future.

Ces adultes, parents et professionnels n'auront souvent pas la même vision des choses. Mais ce conflit ou ces contradictions, ils doivent en protéger l'enfant et en débattre entre eux. C'est aussi dans la contradiction qu'on avance, **si on donne une place à cette contradiction**.

Il n'y a pas bien longtemps que notre société a découvert que les enfants, on pouvait les aimer. Bien sûr, cette découverte dépasse la longueur de vie de la plupart d'entre nous, mais l'histoire et l'idéologie collective se construisent dans le temps. Une génération, c'est bien court pour intégrer une autre manière d'être. Nous portons tous le poids de ces regards passés sur l'enfance.

Aimer les enfants, c'est très bon, mais comme l'atelier de Danielle Marchand l'expliquera tout à l'heure, aimer est un mot qui veut dire bien des choses. Et à jouer à « qui aime le mieux » cet enfant, on en fait d'abord une proie pour nos propres besoins de reconnaissance et d'affection. Je dis **nous** : parents et professionnels, tous humains et tous dans certaines fragilités, nous sommes devant cette question. On en fait une proie et aussi nous nous donnons en pâture à cet enfant qui va utiliser cette « faiblesse » de l'aimer pour se protéger de nous et avoir le contrôle.

Combien d'éducateurs, pour ne parler que d'eux comme intervenants de première ligne, ne se sont pas trouvés piégés, blessés, par cet enfant « qu'ils aimaient pourtant vraiment bien et avec qui ils sentaient qu'une relation intéressante s'installait, qu'ils allaient pouvoir faire quelque chose ensemble ». Si cet éducateur avait connu la théorie de l'attachement et les stratégies que ceux qui ont un attachement insecure mettent en place pour se protéger d'être aimé et de tout lien qui dure, il aurait pu se préparer, garder une distance affective suffisante, ne pas être profondément blessé quand le choc arrive (cet ingrat, après tout ce que j'ai fait pour lui) . Cet éducateur aurait pu aussi s'appuyer sur ses collègues et l'équipe avec qui il travaille pour comprendre ensemble ce qui se passe et être soutenu pour tenir. **Parce qu'il doit tenir**, sinon, tout ce qu'il aura fait pour cet enfant sera seulement de l'eau au moulin de l'autodestruction de celui-



ci .

L'intervenant piégé qui n'a pas les outils pour comprendre ce qui lui arrive peut se retourner contre l'enfant, perdre confiance en lui-même et remettre en cause ses propres compétences professionnelles qui sont parfois remises en cause aussi par ses collègues.

La souffrance des intervenants de première ligne piégés dans tout ce qu'ils ont voulu donner à un enfant en difficulté est proche de celle des parents. Et comme eux, ils peuvent se trouver isolés de l'équipe avec laquelle ils travaillent, sans comprendre ce qui leur arrive.

Si nous avions pu nous parler, hors de la présence de l'enfant, nous aurions pu élaborer ensemble une stratégie **de prudence et de force**, qui contient l'enfant dans ses manœuvres de destruction des liens et conforte l'intervenant, en lui apprenant une distance affective suffisante, de protection pour lui, et de sécurisation pour l'enfant. L'enfant doit sentir qu'il à affaire à plus fort que lui.

Ce n'est ni de l'abus ni de la maltraitance. Au bord du gouffre on n'a pas besoin d'amour mais d'un bras solide qui nous empêche de tomber. C'est de la contenance et c'est de cela qu'il a besoin. **Le petit fœtus psychique** a encore besoin de son utérus, sinon il déborde, il tombe, il ne connaît pas ses limites.

J'ai donné l'exemple d'un éducateur, cela peut être la situation de tout autre intervenant.

Le psy référent ou le juge, qui « **comprend** » l'enfant. « Cet enfant n'est pas bien à cet endroit, dans sa famille ou l'institution où il a été placé. » Le juge ou le psy référent, le décideur, n'a pas de formation sur l'attachement et le dialogue d'adulte à adulte ne peut avoir lieu. C'est comme ça, même aux services de protection de la jeunesse où les réunions ont toujours lieu en présence de l'enfant, mais pas toujours avec tous les intervenants les plus concernés. Alors, celui qui a mission de décider, décide que oui, il faut comprendre cet adolescent - ses arguments sont de plus tout à fait convaincants - il sera sûrement mieux « **ailleurs** ». Ce que le professionnel qui décide ignore souvent, c'est que le lieu prévu, dès qu'il sera occupé ne sera plus un « ailleurs », et que donc le jeune va – souvent après une nouvelle période de séduction - le saboter. Ce sera toujours « ailleurs » qu'il devra être. Et s'il faut entendre les enfants, il faut entendre ce refrain qu'ils répètent. « Ce n'est pas ma place ici ». Phrase toute faite, entendue, répétée, par ceux qui ne se reconnaissent aucune place nulle part et qui préparent leur vie d'errance. Errance réelle pour certains : la rue ; errance affective, sociale, pour la majorité. Mais celui qui a décidé de le changer pour « ailleurs » ne sera plus là pour voir que cet ailleurs n'a pas fait long feu, et que ce jeune pour qui il croyait avoir trouvé une bonne solution l'a seulement utilisé pour poursuivre sa fuite. Sa fuite du lien, de ce qui dure, de ce qui tient. Et qui pourrait se briser.

Si nous pouvions nous parler, d'adultes à adultes, même dans le désaccord, il y a bien des choses qui pourraient être dites et petit à petit, ce genre de méprise diminuerait. Il faut tenir, les tenir, les tenir au même endroit, c'est la seule façon qu'ils apprennent qu'ils ne vont pas en mourir.

C'est une violence oui. La naissance aussi est une violence. La nature est violente, tous les passages sont violents. L'adolescence, la vieillesse sont des violences. Ce que nous pouvons leur offrir c'est la capacité de traverser cette violence, leur apprendre qu'ils en sont capables et que ce qui tient n'est pas dangereux.

C'est ça construire la sécurité interne, le parent intérieur.

Mais c'est difficile. Cela correspond rarement à notre nature de parents, à nos rêves de parents, et pas davantage à la nature des professionnels. On a tellement envie, ou besoin, de les aimer.

Mais est-ce que cet enfant a **d'abord** besoin qu'on l'aime ? Et par qui a-t-il besoin d'être aimé. ?

Un enfant a d'abord besoin **de sécurité**. C'est là dessus que se grefferont toutes ses capacités relationnelles et ses capacités d'aimer. C'est ce que nous lui devons **avant** d'essayer de créer un lien affectif avec lui.

Nous apprenons, dans les groupes de parents, à soulager nos enfants de nos propres émotions qu'ils n'ont pas les moyens d'absorber et qu'ils confondent avec les leurs dans un envahissement qui peut les anéantir. Nous apprenons donc à garder une distance affective suffisante pour qu'ils se sentent en sécurité et puissent faire la différence entre leurs émotions et les nôtres.

C'est très difficile. Nous avons autant que les autres envie de les serrer dans nos bras, de leur dire que cela va passer, que ce n'est qu'un mauvais cauchemar. Ce n'est pas de ça dont ils ont besoin. Nous nous contrôlons donc.

Mais cette distance affective que nous nous efforçons d'installer offre aux professionnels une brèche énorme dans laquelle beaucoup s'engouffrent avec ravissement.

« Cet enfant n'est pas aimé : ils vont voir si avec moi, ça ne va pas changer. Je sais, moi, comment aimer un enfant. » Et comme les adultes ne se parlent pas sans la présence de l'enfant, les parents ne peuvent pas expliquer tous les efforts qu'ils font pour que cet enfant tienne debout, sans peur, hors des émotions des adultes. On est reparti pour un tour, un de plus. La séduction opère un certain temps, souvent l'intervenant ne reste pas assez longtemps pour voir la période de dégradation qui vient inévitablement dans une relation proche un peu trop longue pour l'enfant et qui devient donc insoutenable pour lui.

Mais **cette brèche d'émotions** dans laquelle l'intervenant s'est engouffré pour sauver cet enfant pas aimé de ses parents, **elle était nécessaire**. C'était la distance indispensable entre l'enfant et l'adulte chargé de le



protéger. Cette distance est comblée, l'enfant ne peut que poursuivre sa dérive et petit à petit il perd ce qui lui restait de lien avec ses parents.

Cela arrive régulièrement, dans tous les milieux, les PMS, les services des SAJ, les bureaux des juges, les cabinets des psy, les rencontres avec les enseignants. Partout.

Et nous n'avons pas de lieu pour expliquer. Les enfants sont là, doivent être là, c'est une question de démocratie. Ce mot aussi, tout autant que le mot « aimer » mérite qu'on s'interroge sur son sens.

Entendre la parole de l'enfant n'est pas lui donner les droits, pouvoirs et responsabilités des adultes. C'est un peu comme si on trouvait normal qu'un gamin de 8 ou 10 ans prenne la voiture de son père et fonce à 120 à l'heure sur l'autoroute. Il n'a pas encore la solidité psychique, et même simplement neurologique, le sens des réalités pour faire cela. Tout le monde dira que c'est de la folie. Et pourtant quand il s'agit de psychisme c'est exactement ce qui se passe. Alors qu'il doit encore être conduit et protégé.

Gardons - leur leur place d'enfant et osons notre place d'adulte sans risquer d'être mis en ban de la société pour maltraitance.

Il y a ici plusieurs choses à considérer :

Un enfant souffrant de troubles de l'attachement a un décalage considérable entre son âge physique et son âge psychique. Cela aussi, les parents le « sentent », même si tous n'ont pas les moyens théoriques pour l'expliquer. Et si je vous dis qu'un adolescent de presque 18 ans, presque majeur, n'a peut-être qu'un âge psychique de 6 ans, beaucoup vont dire que j'exagère. **Sauf** s'ils se mettent à bien observer tous les enfants qui posent problème autour d'eux, qu'ils divisent leur âge par 3 ou 4 et enfin reconnaissent **chez certains** les manières d'agir et de réagir des enfants de cet âge-là.

Cela donne pour les parents qui ont compris cela, des comportements difficilement compréhensibles par les professionnels et par l'entourage. Nous ne nous adressons pas toujours au jeune homme de 18 ans mais souvent au petit garçon de 6 ans qui est en face de nous dans son corps d'homme. Et c'est là que nous pouvons entrer en relation avec lui. C'est très perturbant, surtout au début. Mais quand sa réponse vient, **naturelle**, sans angoisse, comme s'il avait vraiment six ans, alors on commence à se rassurer. C'est de là qu'il faut partir, pour le faire avancer. De là, **souvent**, mais pas toujours. Parce que le jeune homme de 18 ans existe aussi. Mais pas toujours non plus. Et nous ne pouvons pas prévoir quand. **Trouver quand** est un long apprentissage où on se trompe plus souvent qu'on ne réussit. C'est la recherche permanente de la vraie relation sécurisante qui permettra à cet enfant, ce jeune homme, de construire, au moins un peu, cette sécurité interne, ce parent intérieur dont il a besoin.

Mais devant nos attitudes incompréhensibles, les professionnels en général s'insurgent. Comment osent-ils traiter cet enfant, cet adolescent comme cela ? Ils entrent dans la brèche, l'autorisant ainsi à renforcer son insécurité interne.

Il n'est pas acceptable qu'un père ou une mère soient réprimandés, et parfois sans ménagement, devant leur enfant. Cela arrive trop souvent. Et même si l'enfant ou l'adolescent à l'air vainqueur, enfin compris, il en sera profondément humilié. Et il y perdra, un peu plus de ses repères.

Les troubles de l'attachement sont la situation la plus complexe que des parents peuvent rencontrer, c'est aussi la situation la plus complexe que des intervenants peuvent rencontrer.

Pour être cohérents, contenant, sécurisants avec cet enfant, un dialogue difficile est vraiment nécessaire.

On n'est pas dans le rationnel, on n'est pas dans tout ce qu'on a appris de bon, ni sur l'éducation, ni sur toutes les interventions habituelles. On est dans une situation où pour survivre, l'enfant, va user de tout ce qui est possible pour déstructurer, briser les liens, changer de lieu, se faire des alliés « passagers » là où il sent une faiblesse, une émotion, là où il sent que la manipulation est possible.

Et il répétera avec beaucoup de logique que là où on l'a mis : ce n'est pas sa place. C'est pour cela qu'il transgresse. Le juge le changera d'institution, sans réaliser qu'il entre seulement dans son jeu et que celui qui décide, ce n'est pas le juge, mais l'enfant. Deux établissements plus loin, ce ne sera plus le même juge et le premier n'en saura donc rien. Il en ira de même pour les éducateurs, pour les écoles, pour tous les lieux où il est. Il aura aussi fait admettre que si ses comportements débordent tellement à la maison, c'est dû à l'attitude de ses parents « qui ne le comprennent pas ». Il sera donc envoyé hors de sa famille où il mettra peu de temps à trouver que ce n'est pas la bonne place, après une période de séduction où tout le monde se sera demandé ce qu'il vient faire là. Quelqu'un de si gentil, de si intelligent, de tellement attachant.

Ca marche !

Mais qui sont ces parents ?

Beaucoup d'entre vous, dans la salle s'occupent d'enfants de parents négligents ou maltraitants, de parents fragiles en tout cas. La différence n'est pas facile à faire, et de plus, parfois, ce sont les mêmes. Débroussailler tout cela pour comprendre vraiment devant quelle situation on se trouve n'est pas une mince affaire. On peut se trouver devant des parents négligents qui ont un enfant avec des troubles de



l'attachement. Et il faudra tenir compte de ces deux problèmes et de leurs interactions. Il ne suffit pas, même quand c'est nécessaire, de séparer un enfant d'un parent maltraitant pour que le problème de l'enfant soit résolu.

Observer, apprendre, écouter, décoder. Poser les diagnostics avec les outils les plus fiables. Il en existe quand même. Et des diagnostics contradictoires.

Parce qu'un enfant super agité peut l'être parce que ses parents se disputent tout le temps à la maison, (encore que ceux-là seraient plus souvent taiseux,) mais aussi parce qu'il est hyperactif (diagnostic à vérifier), qu'il a des troubles de l'apprentissage qu'il essaye de compenser par de l'agitation (là aussi un diagnostic est possible), qu'il n'a pas une bonne intégration sensorielle (autre diagnostic possible) et qu'il répond donc de façon inhabituelle à toutes les stimulations, qu'il est fatigué parce qu'il a des troubles de l'attachement et que son cerveau en hypervigilance n'est jamais en repos, même quand il dort ou simplement qu'il a eu une petite sœur et qu'il s'essaye à vérifier sa place.

Et toutes ces raisons peuvent se croiser et exister en même temps, ou quelques-unes et encore d'autres.

Il est risqué pour l'intervenant de s'arrêter alors à la première raison qu'il reconnaît pour en faire le diagnostic total. On est dans la complexité. Il faut tenir compte de tous les éléments mais avancer avec prudence.

Quelle est la place de chacun de ces éléments dans la situation de l'enfant ? Et comment agissent-ils les uns sur les autres ?.

Un enfant doit être entendu, c'est vrai. Il doit être écouté aussi.

Rappelez-vous nos habitudes de langage d'il n'y a pas si longtemps : « les enfants, ça doit écouter ». Cela voulait dire, « les enfants doivent obéir ». C'était la suite logique de l'écoute de la parole des grands. Mais écouter un enfant **n'est pas** lui obéir. Et l'entendre, n'a pas qu'une fonction auditive, cela veut dire aussi « comprendre ». Pour comprendre, il faut observer l'enfant. Longtemps, sans conclusion rapide. Parfois sans conclusion du tout. Voir simplement comment il répond à toutes les situations de la vie, et le voir de la façon la plus fine et avec tous les angles de prise de vue possibles.

Comprendre l'enfant, c'est aussi écouter ses parents, longtemps et sans préjugés, dans leur observation quotidienne, les aider à affiner cette observation, aussi avec l'aide des bases théoriques de l'attachement. Comprendre l'enfant, c'est reconnaître que sa parole n'est pas « la vérité qui sort de la bouche de l'enfant », mais ce que l'enfant va **vous** dire à **vous** à ce moment-là. Et que sa parole sera peut-être tout à fait autre quelques minutes plus tard, devant quelqu'un d'autre.

Cet aspect de parole d'enfant est démultiplié chez ceux qui souffrent de troubles de l'attachement.

Ils sentent, avec tous leurs sens développés pour l'hypervigilance nécessaire aux insécures, ils sentent **qui** est devant eux, et ce qui est attendu d'eux. Et suivant le ressenti de son interlocuteur, il peut avoir de merveilleux parents, ou les pires. Ils ne mentent pas. C'est simplement une parole d'enfant qui répond à d'autres motifs que le contenu du langage. Ils s'adaptent. « J'ai dit ça pour que tu sois contente », disait un adolescent. Ca n'avait rien à voir avec la réalité. Mais c'est sans problème pour lui. Les conséquences il ne les envisage même pas. Il n'en a pas les moyens, puisque pour lui le temps n'existe pas, les conséquences de ses actes non plus. C'est dans l'avenir. Il a simplement mis **au trou de la question** une pièce de puzzle qui correspondait plus ou moins à la forme, mais peut-être une pièce d'**un autre jeu, le vôtre**. On est content. Lui, a la paix. Et les conséquences de sa parole d'enfant font leur chemin. ..

Si c'est une dérive, on en arrive aux fausses allégations.

Les enfants qui ont un attachement insécure, ne supportent pas la frustration. Pour eux, il s'agit d'une pure violence qu'on leur fait. Pour eux, l'éducation avec ses interdits, ses frustrations, c'est de la maltraitance.

L'éducation ne peut être supportée par un enfant qu'après avoir créé un lien de confiance assez fort pour savoir que tout ce qui vient de désagréable de cette figure d'attachement principale n'est pas dangereux pour lui, et que même s'il n'en a pas envie, il peut faire confiance.

C'est bien la première étape avant toute éducation, tout apprentissage et toute frustration.

Sans cela, l'éducation, cela ressemble à de la maltraitance. Et nos enfants le font savoir de multiples façons aux intervenants. Les gestes éducatifs normaux pour des enfants au mode d'attachement insécure sont pour eux de la maltraitance, ils n'ont pas la base pour l'accepter.

Comme les troubles de l'attachement sont très peu connus, ou d'une façon bien superficielle, cela fait des dégâts. Et quand des parents sont privés de leur enfant par des fausses accusations, il ne faut pas oublier que les enfants **aussi** sont privés de leurs parents, et que ce n'est pas ça qu'ils ont voulu, qu'ils se sentent de plus coupables, même s'ils donnent à voir le contraire, et qu'ils perdent ce qui devait tenir, le lien avec leurs parents. Ils ont de plus une fois de plus la preuve qu'aucun lien ne tient.

Un père ou une mère reste la figure d'attachement principale, même si son enfant dit du mal de lui. Bien sûr, il faut vérifier. Mais pas tomber dans le piège.

Il y a des parents qui ne s'en relèvent jamais. **Aucun** enfant ne s'en relève.

Mais les sauveurs étaient là. Et c'est tellement gratifiant de sauver un enfant ! Beaucoup plus gratifiant que d'aider des parents à contenir un enfant qui a de graves troubles de l'attachement.



Si je me permets d'en parler, ce n'est pas sous forme de fait divers, c'est que depuis dix ans, en plus de nos expériences personnelles, pas une semaine ne se passe sans que des parents ne viennent nous confier de tels drames. Disqualifiés devant leur enfant, au lieu d'être aidés ils sont accusés et leur enfant ou leur adolescent s'éloigne, parfois pour toujours. Seul. Avec en lui un grand vide, **la place vide du parent intérieur.**

C'est de l'aide à la contenance dont nous avons besoin. Et s'il y a effectivement des situations où les parents doivent être éloignés radicalement de leur enfant, la situation la plus courante reste cependant l'éloignement pour créer un lien solide parent/enfant. Ce lien qui, intériorisé, leur sera nécessaire même quand ces enfants seront devenus vieux.

Une situation dont il faut aussi parler est celle des parents d'enfants souffrant de troubles de l'attachement qui sont aussi thérapeutes ou professionnels attachés à l'enfance.

Les parents d'enfant insecure, se posent **tous**, pendant longtemps de terribles questions sur eux-mêmes.

Ils se croyaient la capacité d'être de bons parents, leur enfant leur prouve qu'ils ne sont pas à la hauteur.

Et cet enfant, ils l'aiment. La blessure est terrible. Devant cet enfant qui investit tout, le temps, l'espace, l'espace sonore, tout, leur identité personnelle s'est petit à petit réduite au seul fait d'être parent. Plus ni homme ni femme, plus quelqu'un avec une profession intéressante, une vie sociale, ils ne sont plus que le père ou la mère d'un enfant qui va mal. Et ils prennent tous les coups dans cette unique identité **de parents** qu'ils portent.

Quand cet homme ou cette femme sont psychologues, assistants sociaux, éducateurs, ou toute autre profession concernée, la situation est pire.

Défigurés comme parents, ils le sont aussi dans leur milieu professionnel où généralement, ils doivent cacher à leurs collègues la terrible question de leur enfant en difficulté. Ce sont pourtant souvent des personnes bien reconnues dans leur profession et qui dans d'autres situations sont parfaitement compétentes. Mais la théorie de l'attachement n'est pas intégrée dans leur équipe, ils ne sont plus que des parents incapables qui doivent se prémunir sur le front privé et sur le front professionnel, sans espoir de trouver aucune aide. **Qui** peut affronter une telle situation sans terribles dégâts ?

Ce ne sont pas des situations anecdotiques. Les troubles de l'attachement ne sont pas un privilège des familles en situation précaire. Ils peuvent débarquer chez n'importe qui, par transmission intergénérationnelle de problèmes inconnus des parents, ou qu'ils ont réglé depuis bien longtemps et pour bien d'autres raisons. Personne n'est à l'abri. C'est sans doute cela qui fait si peur et qui a conduit à en dénier si longtemps la réalité.

Ces personnes sont dans une situation qui semble sans issue ni pour elles, ni pour leur enfant. Remises à leur place par leurs pairs, quand ce n'est pas sermonnées ou accusées par des juges. **Si de plus** elles déniaient elles mêmes la question de l'attachement avant d'y être personnellement confrontées, vous pouvez tous mesurer ce qu'il leur faut affronter. Faute d'une formation spécifique, que leur reste-t-il ? La seule solution c'est que toutes les professions de l'enfance acceptent de se former aux bases de l'attachement, reconnaissent que l'attachement insecure peut advenir à des enfants dans des situations qui nous échappent. Et que d'excellents thérapeutes peuvent avoir un ou des enfants parfaitement insecure. Cela ne remet pas en cause leurs compétences. Mais cela exige que leur position de parent contenant, de base de sécurité pour leur enfant soit consolidée par leurs collègues. Et que leurs compétences professionnelles s'augmentent de ces connaissances....

De telles situations, nous en rencontrons régulièrement depuis la création de PETALES. Il devrait y avoir des lieux où les professionnels de l'enfance puissent aller trouver un de leurs pairs, en toute confiance pour raconter leur enfant et y trouver du soutien et pas ce rejet, ce déni, cette disqualification. .

Il y a une autre question délicate à travailler dans la relation parents/professionnels.

Dans cette relation : de quel enfant est-il question ?

Combien de fois, des parents de tels enfants sortent d'un entretien en se demandant : mais de qui a-t-il été question là bas. ? Nous n'avons rien à voir dans cette histoire.

C'est petit à petit en nous posant nous-mêmes des questions sur la différence entre notre enfant et nous, entre ses émotions et les nôtres, entre son mode d'attachement et le nôtre, (ce dont va nous parler Michelle Ouelette dans son atelier) entre notre enfant réel, et notre enfant intérieur, celui qui existe et vit en nous depuis notre petite enfance, que la réalité nous est apparue petit à petit.

Bien souvent dans les rencontres avec les professionnels, ce n'est pas de l'enfant devant eux dont il est question, mais de « l'enfant en eux ». Et nous sortons de là avec la nette impression d'avoir été notre enfant et nous, les outils d'un règlement de compte entre le professionnel et ses propres parents.

C'est surtout le cas quand nous recevons beaucoup d'agressivité dans l'entretien, parfois même de la haine, toujours devant notre enfant. .

Ce n'est pas facile de faire la différence. Et je ne voudrais blesser personne. Il est pourtant nécessaire de parler de cette situation que nous connaissons bien, pour qu'elle puisse être travaillée dans des lieux prévus pour cela, où les parents n'ont pas leur place. Que chacun se rassure.



Ce qui nous a manqué dans notre enfance, n'est pas nécessairement ce dont notre enfant a besoin. Ce n'est pas facile à comprendre, sauf si on se connaît bien et si on est attentif à l'enfant. Nous avons tous des comptes à régler avec nos parents. C'est normal, c'est une mission impossible dont aucun ne sort indemne. Les intervenants ont aussi des comptes à régler avec leurs parents, mais l'enfant qu'ils ont devant eux est un autre, et les parents qu'ils ont devant eux sont des autres aussi. Certains intervenants ont des superviseurs où cette question devrait être évoquée. Ils devraient en avoir tous. Les parents n'ont pas de supervision, mais ils ont besoin de certains intervenants, les psy, pour faire ce travail absolument nécessaire quand on a un enfant aussi complexe qui pour se protéger embrouille toutes les pistes, comme le font les enfants à l'attachement insécure.

Cette réflexion devrait considérablement diminuer l'agressivité entre parents et professionnels. Apprendre chacun, dans les lieux qui nous sont propres à bien discerner l'enfant à aider de notre enfant intérieur avec ses propres blessures. Et pour le professionnel, savoir discerner les parents en face de lui de ses propres parents et des comptes qu'il a à régler avec eux.

C'est tout bon tout cela, mais il ne suffit pas d'avoir un enfant qui a des troubles de l'attachement pour être quelqu'un sans problème personnel. C'est vrai. Des parents qui refusent toute remise en cause personnelle, cela existe. Des parents qui se ferment et deviennent rigides à toute proposition, cela existe. Il y a un travail à faire de ce côté, et nous sommes tous concernés, tant parents que professionnels.

Parce que ici aussi les mêmes symptômes peuvent avoir des origines différentes et donc les réponses doivent être différentes.

Des parents peuvent se cabrer parce qu'ils sentent qu'on va dans la mauvaise direction. Qu'un dialogue est impossible, qu'il ne s'agit pas de leur enfant. Et ils tiennent. Leur place de parents, ils n'y renonceront pas pour obéir à des injonctions qu'ils estiment fausses. Ce serait, abandonner leur enfant. En général, c'est traduit : les parents ne coopèrent pas, ils sont bien la source du problème. Pourtant, aucun professionnel n'obéirait passivement à un autre s'il n'est pas d'accord avec ce qu'on lui propose pour son enfant.

Pour en sortir, chacun doit être capable et avoir l'autorisation de s'expliquer à l'autre, de sa place particulière. C'est très difficile. On a aussi tellement envie d'être reconnu pour ce qu'on est, bon parent ou bon professionnel

Et on est dans la société de consommation, de consommation d'aide aussi. Certains parents veulent du tout tout de suite, : **La** solution.

Un enfant, ce n'est pas une mécanique, et même s'il ne connaît pas le temps, il lui en faudra du temps et il nous en faut aussi du temps, pour créer une relation de confiance, parents/professionnels.

De plus – et cela, chacun parent comme professionnel doit en être bien conscient – l'objectif n'est pas de faire disparaître les troubles du comportement. Si on contraint un enfant à renoncer à son symptôme, il en inventera un autre. Le trouble du comportement n'est pas le problème en lui-même, il n'est qu'un moyen d'expression du problème. Le problème c'est l'insécurité interne. Il faudra donc accepter que l'enfant continue à utiliser ses troubles de comportements – **même si c'est d'abord cela qui nous dérange et que la société nous demande de résoudre tout de suite**. Il nous faudra accepter qu'il continue à utiliser ces troubles pendant que nous cherchons ensemble comment le sécuriser.

Chacun doit y jeter du lest, chacun empiétera un peu sur le territoire de l'autre. Mais à bien expliquer et discuter de ces territoires et de notre place respective dans la construction du mode d'attachement sécurisé de notre enfant, ce bout de territoire où chacun marche sur les pieds de l'autre peut devenir le lieu d'une relation de plus en plus confiante pour travailler ensemble à cette reconstruction.

Il y a aussi du déni de certains parents, oui. C'est difficile, insupportable de dire se dire : « mon enfant n'est pas comme les autres, il a une vision du monde qui ne correspond pas au bon sens commun. Et cela ne changera probablement pas. » C'est très difficile d'admettre qu'il n'y a probablement pas de solution et que ce que nous pouvons faire de mieux c'est le sécuriser au maximum et l'accompagner parfois de très très loin, dans des chemins de vie aux antipodes de nos rêves de parents.

De plus, avoir un tel enfant ne nous empêche pas d'avoir nos difficultés personnelles, nos peurs, nos blocages. Certains parents ne supportent pas qu'un intervenant ose un pas dans leur vie privée ou familiale. Tous n'ont pas appris à se raconter, et c'est pour eux insupportable d'être contraints de le faire. Ils veulent aussi « garder le contrôle » Certains sont naturellement rigides et ne peuvent bien expliquer leurs sentiments. Tout ce qui serait resté notre « terrain privé », notre jardin secret, si nous n'avions pas eu un tel enfant est tout à coup mis à nu. Cela peut faire mal et beaucoup s'en défendent. Accepter que nous sommes les premiers agents du changement, qu'aucun intervenant ne va nous rendre un enfant « conforme » à notre style de vie et à nos besoins, pour certains c'est presque impossible. Mais si tout cela n'est pas l'origine du problème de l'enfant, cela peut l'occulter aux yeux des professionnels et ne simplifie certainement pas leur travail

L'alliance parents/professionnels est bien indispensable, chacun doit y reconsidérer ses habitudes et ses



conforts, de vie, de pensée. Ces changements sont une terrible violence à notre sécurité interne à chacun, parents comme professionnels. Cette violence, si nous voulons aider cet enfant, nous devons cependant avoir le courage de la traverser.

En juillet 2005, lors du colloque sur l'Attachement organisé à Paris par le professeur Guedeney, nous avons retenu ces conclusions :

« pour qu'une aide puisse être apportée à un enfant qui souffre de Trouble de l'attachement, il faut non seulement connaître son mode d'attachement à lui, mais aussi celui de sa mère et celui de son thérapeute. Celui de sa mère pour qu'elle puisse adapter son comportement à l'égard de son enfant, non en fonction de son mode d'attachement à elle, mais en réponse à celui « troublé » de son enfant ; celui du thérapeute (c'est à lui à le connaître) pour qu'il soit à distance suffisante et pas trop éloignée de son patient. »

Ce sont les conditions de base pour une aide possible à un enfant qui souffre de troubles de l'attachement.

Je rappellerai aussi ceci :

Pour aider un enfant, il faut d'abord aider ses parents et pour cela le professionnel a aussi besoin d'aide.

On est dans la complexité, dans le maximum de complexité.

Tout professionnel a donc, pour intervenir dans une situation de troubles de l'attachement, besoin d'être soutenu par ses pairs, pour pouvoir soutenir les parents qui doivent soutenir, contenir leur enfant.

On ne sauve pas un enfant d'un séisme en l'arrachant aux bras de sa mère pour le mettre en lieu sûr.

On met sa mère en lieu sûr avec son enfant dans ses bras. Le monde de l'enfant, ce sont les bras de sa mère, c'est donc ce monde-là qu'il faut protéger.

On en revient à la figure d'attachement principale, celle qu'il faut consolider pour que l'enfant en difficulté puisse construire, ne fût-ce qu'un peu, et par des moyens souvent inattendus, sa sécurité intérieure.

Je vous remercie.

Bernadette Nicolas,
Présidente de PETALES asbl
Vice-présidente de PETALES International

7 mai 2011

(1) Jeanne Magagna : « Trois modes d'identification utilisés par les enfants placés et adoptés » dans « L'observation du bébé selon Esther Bick » sous la direction de Pierre Delion - Erès 2004

